

Christian Thiboutot

L'enfance dans « La poésie de la rêverie ».

Lire Bachelard avec Pontalis et la psychanalyse.

Introduction

D'un point de vue strictement thématique, l'enfance constitue un intérêt manifeste et permanent dans l'ensemble des ouvrages que Bachelard a consacrés à l'imagination – de *La psychanalyse du feu* (1938) à *La poésie de la rêverie* (1960), en passant par plusieurs élaborations des recueils *Le droit de rêver* (1970) et *Fragments d'une poésie du feu* (1988), parus à titre posthume. *La poésie de la rêverie* constituant toutefois et sans contredit, dans son œuvre, l'aiguillon de cet intérêt. Le philosophe y consacrant une section entière et inspirée dans le chapitre *Les rêveries vers l'enfance*¹. Le fait que ce chapitre soit au centre d'un ouvrage tardif ne nous semble d'ailleurs pas accidentel. Notamment parce qu'il se laisse lire comme une sorte de plongée dans un horizon d'expérience qui, sur le fil de son anthropologie de l'imaginaire et depuis les premières impulsions données dans cette direction dans ses ouvrages sur l'imagination matérielle, ne s'est jamais démentie. L'enfance y faisant précisément jour à la manière d'une recherche ou d'une quête qui semble avoir animée le philosophe tout du long.

Dans *La poésie de la rêverie*, l'enfance n'est par ailleurs jamais réduite à la chronologie, à une aire développementale ou à une psychologie des âges de la vie. Bachelard s'avère limpide à ce propos : l'enfance, lorsqu'elle est approchée comme une grande image et comme un axe privilégié de rêverie, pose le problème de la vie entière. « Par certains traits, précise-t-il, *l'enfance dure toute la vie*. [...] Nous envisageons l'enfance [...] comme un thème de rêverie. Thème retrouvé dans tous les âges de la vie »². Son but, chemin faisant (et non sans ambition), étant :

¹ En plus de nombreuses élaborations tout au long de l'ouvrage, dans lequel la référence à l'enfance est constante. *La poésie de la rêverie* reprenant l'impulsion (phénoménologique) donnée par *La poésie de l'espace* (1957), au sein de laquelle le philosophe a également accordé un vif intérêt aux images de l'origine, de la vie contenue et protégée, de l'intimité et en général, de la maison comme espace d'entrée dans l'être.

² Bachelard, G., *La poésie de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, pp. 18-19. Les italiques sont de Bachelard lui-même.

[...] de présenter [...] une philosophie ontologique [...] qui dégage le caractère durable de l'enfance [...] Les poètes nous aideront à retrouver en nous cette enfance vivante, cette enfance permanente, durable, immobile. [...] Notre chapitre sur les rêveries vers l'enfance n'est [...] qu'une contribution à une métaphysique du temps élégiaque. [...] se présente comme une ébauche d'une métaphysique de l'inoubliable.³

Dès l'introduction de l'ouvrage, le ton est ainsi donné et le lecteur comprend qu'il se trouve invité, au carrefour du phénoménologique et du poétique, dans une rêverie d'état. Dans une enfance dont Bachelard affirme qu'elle ne se trouve plus derrière le rêveur, mais devant lui ; ne relève pas d'un passé calendaire, mais d'une aventure de l'imagination et d'une « sympathie d'ouverture à la vie »⁴.

Dans le contexte spécifique de cet article, c'est précisément cette enfance profuse et sans date qui nous intéresse et qu'avec la contribution ponctuelle de Pontalis et de la psychanalyse, nous souhaitons creuser l'expérience et la notion.

La poétique de la rêverie et la psychanalyse

Évidemment, le rapprochement avec la psychanalyse, si l'on tient compte non seulement de l'invocation forte de la phénoménologie par Bachelard dans *La poétique de la rêverie*, mais aussi de la bonne distance qu'il y prend vis-à-vis d'elle, ne va pas de soi. Il y aurait même un sens à dire que, de *La psychanalyse du feu* à *La poétique de la rêverie*, la pensée du philosophe a suivi une trajectoire qui, à ses propres dires, l'a conduit à s'éloigner de la première pour s'approcher de la seconde. Dans les *Fragments d'une poétique du feu*, Bachelard fera même de la psychanalyse et de la phénoménologie des « méthodes contraires [...] l'une retournant en arrière, l'autre assumant les imprudences d'un langage non surveillé, l'une dirigée vers la profondeur, l'autre vers le haut »⁵. Une opposition qu'il reprend aussi dans l'introduction de *La poétique de l'espace* et plus spécifiquement, dans son chapitre sur *Les rêveries vers l'enfance*, dans *La poétique de la rêverie*, où il précise que « si la nuit et les cauchemars relèvent de la psychanalyse, la rêverie [...] n'a besoin [...] que d'être maintenue par une conscience de tranquillité. C'est la tâche d'une phénoménologie de la rêverie [...] »⁶. « La psychanalyse, ajoute-t-il, étudie une *vie d'événements*. Nous cherchons à connaître la vie sans événement [...] »⁷.

À l'examen, toutefois, cette ségrégation des domaines et des méthodes, chez Bachelard, peut s'avérer trompeuse. Les images de la psychanalyse qui s'occupe des pulsions et de ce qui pousse et de la phénoménologie, de ce qui inspire et de ce qui aspire, demeurant très schématiques⁸. Un peu comme si le passé pouvait

³ *Ibidem*, p. 19.

⁴ *Ibidem*, p. 86.

⁵ Bachelard, G., *Fragments d'une poétique du feu*, Paris, PUF, 1988, p. 53.

⁶ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, *op. cit.*, p. 111. Les italiques sont de Bachelard lui-même.

⁷ *Ibidem*, p. 110. Les italiques sont de Bachelard lui-même.

⁸ Bachelard, G., *Fragments d'une poétique du feu*, *op. cit.*, p. 53.

appartenir à la psychanalyste et l'avenir, au phénoménologue. Nous espérons toutefois, en suivant Bachelard lui-même, montrer que sa poétique en général (et son chapitre sur *Les rêveries vers l'enfance* en particulier) s'avèrent en définitive bien plus nuancés que le philosophe lui-même le laisse parfois croire. Dans ses *Fragments*, auxquels on se trouve en droit d'accorder une valeur synthétique, celui-ci réunit d'ailleurs assez vite ce qu'il a autrement tendance à séparer. Je le cite :

Il faut toujours s'attacher au passé et sans cesse se détacher du passé. Pour s'attacher au passé, il faut aimer la mémoire. Pour se détacher du passé, il faut beaucoup imaginer. Et ces obligations contraires, voilà ce qui met en *pleine vie* le langage. Une philosophie complète du langage devrait donc *conjoindre* les enseignements de la psychanalyse et de la phénoménologie. [...] Plus je travaille, plus je me diversifie. Pour trouver une unité d'être, il faudrait avoir tous les âges à la fois.⁹

Autrement dit, plus que deux méthodes par principe disjointes, la psychanalyse et la poético-analyse (la phénoménologie), dans son œuvre, se rapportent à des dimensions d'expérience insécables, impossibles à réduire à la pseudo alternative du passé et de l'avenir. D'où la référence de Bachelard à une « diméthode [...] », c'est-à-dire à une étude de l'homme qui « donnerait des oscillations utiles en trouvant le joint entre les pulsions et l'inspiration »¹⁰.

C'est avec ces nuances en tête que nous souhaitons engager la possibilité d'un échange entre la méditation de Bachelard sur l'enfance et la psychanalyse. Ceci via les réflexions que Pontalis lui a lui-même consacrées et qui sont, au demeurant, souvent plus proches de la prose, que de la réflexion métapsychologique systématique. Comme c'est le cas dans *Ce temps qui ne passe pas* (1997), qui mêle la confiance au souvenir, articule les références littéraires et la méditation conceptuelle. Un style qui justement, n'est pas sans évoquer celui de Bachelard qui, littéralement, pense avec les poètes et les romanciers. Évidemment, on pourrait aussi faire le trajet inverse et montrer comment, en définitive, leur pensée ne se recouvre pas. Les exemples, en effet, me manquent pas qui sauraient souligner les différences de leurs perspectives, à commencer par la situation clinique à laquelle, contrairement à Pontalis et à la psychanalyse, Bachelard ne se réfère jamais. Il ne s'agit donc pas, ici, de gommer ce qui en effet empêche de fondre l'une dans l'autre ces deux approches de l'enfance, mais plutôt d'assumer le parti-pris de leur étrange parenté, et ce, malgré leurs inévitables différences en matière de repères systématiques¹¹.

⁹ *Ibidem*. Les italiques sont de nous.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ On peut par exemple penser, ici, à la place accordée à Bachelard à la conscience dans sa poétique de la rêverie, à la différence de Pontalis qui, lui, parle naturellement de l'infantile et de l'inconscient, notamment dans *Avant* (2012) ou dans *Ce temps qui ne passe pas* (1997) ; à l'association de la psychanalyse, par le second, à un travail de renoncement et de désillusion (Cf. Pontalis, J.-B., *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1997, p. 149) qui n'est pas sans trancher avec l'apparent enthousiasme du premier lorsqu'il est question d'une rêverie qui donne la liberté (Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, op. cit., p. 86) ; au caractère plus cosmique de la rêverie chez Bachelard, par rapport à la référence plus dynamique, chez Pontalis, au hors temps de l'inconscient ; etc.

Dans le contexte de cet article, nous limiterons à deux ces points d'intersection et de convergence, à savoir à leur méditation respective sur le temps et sur le langage qui, en s'éclairant entre elles, permettent de creuser la figure de l'enfance dans *La poétique de la rêverie*.

Enfance et dé-temporalisation

Christian Thiboutot

Le chapitre *Les rêveries vers l'enfance* s'ouvre sur la reconnaissance d'un écart ou d'une marge qui précisément, sépare la rêverie du récit et ce faisant, l'enfance elle-même de la chronologie, de la socialité et de la raison ordonnatrice. « La rêverie, précise à ce titre Bachelard, ne se raconte pas. [...] il est des rêveries si profondes [...] qu'elles nous débarrassent de notre histoire. Elles nous libèrent de notre nom »¹². « Les dates, ajoute-t-il, on les remet après-coup : elles viennent d'autrui, d'ailleurs, d'un autre temps que le temps vécu. [...] L'histoire nous gêne plus qu'elle nous sert si nous voulons, en phénoménologue, en saisir l'essence »¹³. Se trouve ainsi suspendue l'enfance encadrée, cousue de fil en fil et placée dans la suite des jours et des âges. L'enfance n'est plus derrière. Elle vient d'être ouverte à un avenir de rêverie, à un avenir qui échappe au temps des montres et de la durée empâtée. « La mémoire est un champ de ruines psychologiques, un bric-à-brac de souvenirs, Toute notre enfance est à réimaginer »¹⁴. C'est cette intuition d'un temps à part, d'un temps autre, d'un temps paradoxalement « dé-temporalisé », qui fait dire à Bachelard que les rêveries vers l'enfance nous font entrer en contact avec une solitude libératrice, délestée de tout devoir de cohérence et d'adaptation à la réalité. « Les rêveries cosmiques, insiste-t-il, nous écartent des rêveries de projets. Elles nous placent dans un monde et non pas dans une société. [...] Elle (la rêverie) nous aide à échapper au temps »¹⁵. Chez lui, la rêverie nous fait plonger dans la cosmicité des premières fois. Elle nous ouvre à l'habitation d'un monde protégé de la préoccupation, de la pensée contingente et en général, de tout ce qui nous paraît autrement déterminé, fixé, entendu ou trop réel.

Un premier clin d'œil peut ici être fait à la psychanalyse, qui n'a rien à voir, de son côté non plus, avec un idéal d'adaptation au réel. « La psychanalyse, souligne à cet égard Ricoeur, [...] paraît au contraire liée à la volonté expresse de mettre entre parenthèses la question de l'adaptation, qui est immanquablement une question portée par les autres [...] »¹⁶. Cet écart, cette marge ou cette mise entre parenthèses de ce que Bachelard, dans ses poétiques, comprend comme la fonction du réel, nous semble aussi au cœur de la psychanalyse¹⁷. Même si, en définitive,

¹² Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, op. cit., p. 84.

¹³ *Ibidem*, p. 90-91.

¹⁴ *Ibidem*, p. 85.

¹⁵ *Ibidem*, p. 13.

¹⁶ Ricoeur, P., *Technique et non-technique dans l'interprétation*, dans Id., *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1968, p. 189.

¹⁷ Évidemment, on nous rappellera l'importance du principe de réalité, en psychanalyse. Ceci dit, toutefois, il ne faudrait pas croire que celui-ci s'égale avec ce dont parle Bachelard lorsqu'il

celui-ci a eu tendance à suggérer le contraire, par exemple dans l'introduction de *La poétique de l'espace* (1960), où il reproche à la psychanalyse d'être psychologue et d'expliquer la fleur par l'engrais¹⁸. Pour l'essentiel, d'ailleurs, *La poétique de la rêverie* reprend le ton et l'esprit de cette critique de la psychanalyse, que Bachelard nous paraît néanmoins avoir trop sévèrement présentée comme une théorie et une herméneutique (réductrices) instruites par la réalité du passé¹⁹. Une conception de la psychanalyse qui, certes, lui sert bien lorsqu'il s'agit de contraster son projet de phénoménologie et de poético-analyse, mais l'empêche aussi de suivre cette dernière au niveau de la suspension de la réalité et de la temporalité enchaînées (externes, calendaires, sociales) qu'elle présuppose pourtant. En particulier lorsque celles-ci se sont figées, comme si le passé, paradoxalement, était lui-même devenu une "réalité".

Dans *Avant* (2012), Pontalis conclut d'ailleurs que « Nous n'aspérons pas à l'éternité, sauf celle de l'instant. [...] nous avons la capacité d'être atemporels pour peu que demeurent présents en nous tous les âges de la vie et que nous nous refusions [...] à découper le temps »²⁰. Sur ce plan bien précis, Pontalis et la psychanalyse nous paraissent d'ailleurs assez proches de Bachelard et de sa métaphysique du temps. Métaphysique qui cherche notamment, par la figure de l'enfance, à délivrer l'homme de l'illusion de la continuité et à l'ouvrir à l'instant par lequel « Ce temps, cet "alogia" ne sont pas derrière nous. [Mais] sont une source au présent. Cette source vive, jamais tarie, Freud la nomme *l'infantile*. Il ne correspond à aucun lieu, à aucun temps assignable »²¹. Ce temps de *l'infans*, précise encore Pontalis, correspond au temps de l'analyse, au hors temps de l'inconscient qui non seulement échappe au temps mesurable, mais le trouble, l'excite, le creuse et ce faisant, « n'a d'autre raison que d'*ouvrir* le temps »²². Le psychanalyste emprunte à Giroudoux et à Quignard la jolie expression de « cinquième saison » pour évoquer cette enfance sans âge, cet état « d'avant-saison » qui « est moins derrière nous – insaisissable origine – que devant [...] »²³. Un peu comme si l'analyse, comme la poésie elle-même, avait implicitement pour but de rendre l'homme capable de se mettre en mouvement et de s'inventer. De retrouver l'instant par lequel le temps ne coule plus, mais jaillit comme une source vive. Comme ce qui, précisément, peut l'appeler au-delà d'un sens et d'une mémoire entendus.

évoque la fonction du réel. En psychanalyse, la réalité, certes, se rapporte en outre à la rencontre du monde et de l'extériorité, mais elle ne s'égale jamais à une injonction au conformisme. Au contraire, pour elle, la réalité reste impensable sans le concours de ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire de tout ce qui reste suffisamment étranger pour assurer le mouvement du psychisme.

¹⁸ Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 12.

¹⁹ Voir éventuellement, à ce sujet, notre article Thiboutot, C., « Psychanalyse et poético-analyse », *Cahiers Gaston Bachelard*, n°6, 2007, pp. 36-52.

²⁰ Pontalis, J.-B., *Avant*, Paris, Gallimard, 2012, p. 140.

²¹ Pontalis, J.-B., *Ce temps qui ne passe pas*, op. cit., p. 37. Les italiques sont de Pontalis lui-même.

²² *Ibidem*, p. 44. Les italiques sont de Pontalis lui-même.

²³ *Ibidem*, p. 61.

La « vie sans événement » que Bachelard cherche à connaître, malgré ce qu'il a d'abord pu croire, n'est pas donc si étrangère à la réflexion de Pontalis et de la psychanalyse, qui pensent depuis une marge au creux de laquelle l'enfance appelle peu ou prou la même question, à savoir : « En a-t-on jamais fini avec la première fois ? »²⁴. Dans les deux cas, en effet, il s'agit de montrer en quoi le psychisme tente sans cesse de naître et inversement, de souligner qu'un homme qui ne rêve plus est rendu quasi immobile, figé par l'excès de réalité dans lequel la narration de son histoire – malheureusement – peut le prendre. C'est dans cet esprit que Bachelard affirme que nos rêveries vers l'enfance « nous font connaître un être préalable à notre être, toute une perspective *d'antécédence d'être* [...] qui se perd dans le lointain [...] de la métamnésie personnelle »²⁵. « Un grand paradoxe, poursuit-il, s'attache à nos rêveries vers l'enfance : ce passé mort a en nous un avenir, l'avenir de ses images vivantes, l'*avenir de rêverie* qui s'ouvre devant toute image retrouvée »²⁶. Rendu présent par la rêverie, le passé se dépasse ainsi lui-même, devient plus et autre que lui-même. Un souvenir simple, objectif et complètement constitué est impensable²⁷.

Cet excès – imaginaire – du passé sur lui-même, du commencement sur toute possibilité d'en répondre absolument, évoque ce que Marc Richir, dans son petit livre sur le corps, a présenté comme « l'excès du vivre sur le vécu »²⁸. Un excès qui fait qu'il y a toujours plus ou autre chose, dans l'expérience, que ce que nous pouvons y reconnaître. La situation n'est pas différente si l'on songe aux notions d'enfance chez Bachelard ou de cinquième saison, chez Pontalis. Dans ces deux cas de figure, en effet, la pensée plonge « sur l'excès irréductible des questions sur tout problème à résoudre »²⁹. L'enfance s'y dévoilant en dehors de toute fondation, de tout point de départ identifiable et en ce sens, échappant par principe à tout achèvement, à tout enfermement dans la signification et l'advenu. On comprend, dès lors, que le projet de connaissance ou de synthèse de l'enfance puisse sembler aussi impensable pour Bachelard, que pour Pontalis. Ne serait-ce que parce que celle-ci (l'enfance) se donne comme le nom de ce qui, sur le fil de l'existence humaine, reste à jamais profus et inachevé. Pour approcher l'enfance avec Bachelard et Pontalis, il faut en effet la désolidariser du vécu et de ses objectivations. Il faut l'associer à cet excès du vivre, à tout ce que nous n'arrivons pas à trouver une fois pour toutes et définitivement. À tout ce qui, nous échappant, stimule la recherche, fait rêver, fait parler ou faire des livres sur le commencement. L'enfance, aussi bien chez Bachelard que chez Pontalis, est devant nous comme une grande image, parce qu'elle est perdue dans un (hors) temps marginal, un temps assez lointain pour être infiniment approché. Un temps où rien ne *passait* encore.

²⁴ Pontalis, J.-B., *L'amour des commencements*, Paris, Gallimard, 1986, p. 123.

²⁵ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, *op. cit.*, p. 93. Les italiques sont de Bachelard lui-même.

²⁶ *Ibidem*, p. 96. Les italiques sont de Bachelard lui-même.

²⁷ Le passé n'est ni fixé, ni figé. Et lorsqu'il lui arrive malheureusement de l'être, la souffrance apparaît et c'est la vie elle-même qui voit son mouvement s'appauvrir et se stéréotyper.

²⁸ Richir, M., *Le corps. Essai sur l'intériorité*, Paris, Hâtier, 1993, p. 72.

²⁹ *Ibidem*, p. 73.

Évidemment, le rapprochement des pensées de Bachelard et Pontalis demeure complexe et trouve certaines limites dans la mesure où le premier reste en dessous de la barre qui sépare la conscience de l'inconscient, alors que le franchissement de celle-ci constitue la condition de possibilité même, ne serait-ce que sur le plan de son objet, de la psychanalyse³⁰. Autrement dit, l'enfance à laquelle réfère Pontalis est en partie autre que celle présentée par Bachelard dans d'une conception "diurne" et en quelque sorte "volontaire", de la rêverie³¹. Cette différence de perspective nous paraît indépassable et difficile à remettre en question. Pourtant, le rapprochement nous semble tenir. En particulier dans la mesure où le philosophe cherche, lui aussi, à penser un état d'enfance déployé « ontologiquement au-dessous de l'être et au-dessus du néant »³², c'est-à-dire un état au sein duquel se brouillent l'être et le non-être, la réalité et la fiction, le passé et l'avenir. De fait, en laissant à la psychanalyse « le soin de guérir les enfances malmenées, [...] les puérides souffrances d'une enfance induite qui opprime la psyché de tant d'adultes »³³, Bachelard omet de souligner que la démarche « archéologique » de celle-ci implique une « téléologie » implicite qui n'est pas moins constitutive de son projet³⁴. Les écrits de Pontalis le soulignent d'ailleurs : la psychanalyse cherche elle aussi, en-dessous ou au-dessus de toute enfance traumatisée, à dégager les forces de vie par lesquelles la parole, libérée de ses automatismes et de l'illusion de sa propre continuité, survit à « l'ablation de son enfance »³⁵. Ou si l'on veut, retrouve dans ses fictions, ses aventures, ses surprises et en général, dans ses variations, le principe de sa jeunesse et de sa vérité.

Bachelard cite assez longuement Saint John Perse pour évoquer cette enfance dé-temporalisée : « Notre enfance serait alors le Léthé où nous aurions bu pour ne pas nous dissoudre dans le Tout antérieur et à venir [...]. Nous sommes placés dans une sorte de labyrinthe ; nous ne retrouvons pas le fil qui nous permettrait d'en sortir, et, sans doute, *ne faut-il pas* que nous le retrouvions. C'est pourquoi nous rattachons le fil de l'Histoire à l'endroit où se rompt le fil de nos souvenirs [...] »³⁶. « Une nuit des temps, renchérit Bachelard, est en nous. [...] *l'enfance est le puits de l'être* »³⁷. Pontalis parle, d'une manière étonnamment proche, du fait que :

[...] ce n'est pas leur antériorité dans le temps qui assure aux images de notre enfance ce quelque chose d'éternellement vivace – éclat qui ne ternit pas ou blessure incurable ; c'est qu'elles relèvent d'un état, que nous ne retrouvons plus qu'en des moments éphémères, où nous étions réceptifs à ce qui nous entourait. Et nous pouvions l'être parce que nous n'étions pas alors vraiment constitués : l'état d'un État qui n'aurait pas encore édifié ses frontières.³⁸

³⁰ Ricoeur, P., *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965.

³¹ Dans *La poétique de la rêverie*, le chapitre intitulé *Le cogito du rêveur* s'avère d'ailleurs très explicite à ce sujet.

³² Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, *op. cit.*, p. 95.

³³ *Ibidem*, p. 85.

³⁴ Voir Ricoeur à ce sujet dans Ricoeur, P., *De l'interprétation*, *op. cit.*

³⁵ Pontalis, J.-B., *Avant*, *op. cit.*, p. 91.

³⁶ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, *op. cit.*, p. 96.

³⁷ *Ibidem*, pp. 97-98. Les italiques sont de Bachelard lui-même.

³⁸ Pontalis, J.-B., *L'amour des commencements*, *op. cit.*, p. 95.

Dans ce passage, Pontalis réfère à l'infantile comme à un temps avant le temps, comme à un hors temps qu'il considère aussi comme un hors langage. Et qui, précise-t-il, n'est pas l'enfance, qu'il semble associer au temps biographique qui s'écoule. Pour lui, ce hors temps n'a rien d'un temps qui passe, glisse derrière et attise l'espoir, parfois, de rejoindre la source de ce que nous sommes. C'est à cette fascination pour les origines – impossible rêve – que Pontalis oppose l'amour des commencements, c'est-à-dire les ressacs inattendus d'un temps qui permet de trouver, en marge du donné, le possible et avec lui, des occasions de rencontrer, au fond de nous-mêmes, quelque chose d'inachevé et d'inachevable. Chez nos deux auteurs, l'enfance se rapporte donc moins à un âge passé ou à l'identité que l'histoire transporte, qu'à un état qui « a tout à la fois le langage derrière lui, devant et tout autour »³⁹.

Enfance et langage

Dans les poétiques de Bachelard, l'enfance se trouve très naturellement et fortement associée à la poésie, « l'image poétique apparaissant comme un nouvel être du langage [...]. [...] en rupture avec un être antécédent [...] »⁴⁰. Ce qui était vrai du caractère suspensif de la rêverie poétique, au niveau du temps, l'étant également au niveau du langage, dont elle met aussi en exergue les significations ordinaires, les aspects idéatifs et en général, les références usuelles et entendues. La poésie plaçant le langage en état d'émergence et à ce titre, relevant « d'une ontologie directe » qui l'empêche d'être réduite à un simple écho du passé ou de la réalité⁴¹. L'image poétique étant essentiellement « variationnelle », Bachelard l'associe à l'action « mutante » de l'imagination, c'est-à-dire aux mouvements et aux migrations du langage qui, dans les mots usés, dans les expressions autrement pétries et fixées par l'usage, retrouvent leur droit d'être jeunes⁴².

À cette "enfance du langage" caractéristique de la poésie, chez lui, s'ajoute encore l'enfance comme thème de rêverie. Un peu comme si la jeunesse du langage poétique se prenait peu ou prou, dans *La poétique de la rêverie*, pour son propre thème. « L'ontologie directe » à laquelle travaille Bachelard s'y doublant d'une « philosophie ontologique de l'enfance » dont le but est de faire valoir que celle-ci constitue le principe même, en matière de temps humain⁴³, de sa variabilité et de son infinie naissance. La dé-signification, ici, jouant un rôle analogue à celui de la dé-temporalisation qu'on a reconnues au principe des rêveries vers l'enfance, c'est-à-dire d'une marge qui ouvre sur un ailleurs, un hors-temps et un hors-langage susceptibles non d'abolir le temps et la signification, mais de les ouvrir, de les exciter et de les inviter dans des territoires nouveaux. L'enfance étant un état qui s'associe un temps et un langage inouïs.

³⁹ *Ibidem*, p. 28.

⁴⁰ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, op. cit., p. 3.

⁴¹ Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 2.

⁴² *Ibidem*, p. 3.

⁴³ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, op. cit., p. 18.

Dans son ouvrage d'introduction à l'herméneutique de Gadamer, Jean Grondin évoque la nuance, en même temps que l'articulation, du pouvoir-dire et du vouloir-dire. Le premier étant associé à la signification et avec elle, aux inévitables fixations (contingentes, objectives ou autres) au moyen desquelles la parole peut elle-même s'avancer. La relance de toute parole étant constitutivement liée aux termes finis du langage – qui est aussi et par principe un « langage qui se cherche »⁴⁴. Un langage qui n'est lui-même qu'en étant porté au-delà de ses termes finis, qu'en étant caractérisé « par une perpétuelle transcendance de soi »⁴⁵. Cette ouverture du langage fait en sorte que sa pleine réalisation s'avère impensable. Tout ce qui est dit, ajoute en effet Grondin, est toujours « ordonné à l'infinité du vouloir-dire »⁴⁶. De sorte que se mettre à l'écoute du langage consiste à essayer d'entendre ce qui, en lui, s'esquisse sans jamais s'épuiser, s'annonce à la manière d'un désir ou d'une recherche dont les moyens sont finis, mais la source, inépuisable. L'idéal d'un langage qui saurait aboutir relevant d'une contradiction entre les termes, d'une mise en abîme du langage lui-même, qui n'est que parce qu'il se trouve sans cesse relancé, remis en jeu et assumé dans son inachèvement. Pour Bachelard, la poésie délivre l'être parlant des fantasmes de la prédication, le rend à l'enfance de l'expression et l'éveille à tout ce qui, dans ce qui est dit, ne l'est pas encore, peut l'être différemment, est encore à venir. Et trouve dans tous les vieux mots des mondes nouveaux, la promesse d'une vie nouvelle.

Dans *Ce temps qui ne passe pas*, Pontalis évoque l'herméneutique en imaginant une « cure sans transfert », c'est-à-dire un effort devant lequel il « [...] y aurait du sens, la mise en place convaincante d'une histoire, il aurait interprétation, décodage, traduction, chasse et pêche fructueuse de signifiants, mais il n'y aurait pas de cinquième saison »⁴⁷. Ceci parce qu'à ses yeux, la situation analytique invoque « un langage délié de toute fonction [...] rendu à sa puissance et à son infinité foncières. Il porte et déporte vers ce qui lui échappe. Il est transporté hors de lui, il est transfert »⁴⁸. Transfert, dira-t-on, de l'infantile et à ce titre, de ce qui demeure étranger à la fois au temps mesurable et aux fonctions du langage. Pontalis plaçant l'herméneutique en-dessous de la barre que la psychanalyse, à la faveur de son dispositif, tente elle-même de franchir. En limitant l'herméneutique aux fonctions du langage, celui-ci nous semble toutefois victime de la même réduction que Bachelard lorsqu'il égale la psychanalyse à la fonction du réel. Autrement dit, là où Pontalis limite l'herméneutique au pouvoir-dire, Bachelard assimile la psychanalyse à une herméneutique réductrice. Chacun d'eux, dans sa perspective propre, reprochant à l'autre camp de passer à côté de l'extra-territorialité de principe du vouloir-dire ou de l'infantile par rapport aux réalités de l'histoire et du langage signifiant.

⁴⁴ Grondin, J., *Introduction à Hans-Goerg Gadamer*, Paris, Cerf, 2000, p. 215.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁷ Pontalis, J.-B., *Ce temps qui ne passe pas*, op. cit., p. 33.

⁴⁸ *Ibidem*.

Il nous semble fort intéressant, par ailleurs, que Pontalis souligne que le langage est *toujours* en deuil. En ce sens que la condition de la parole, pour tout sujet, réside dans la « rupture inacceptable avec la “chose même” » (*Das Ding*) qui, comme un trou noir, correspond à son propre vide⁴⁹. C'est cette perte de la chose, cette impossibilité de connecter complètement le sujet avec ses origines ou avec l'objet de son désir, qui permet paradoxalement, ajoute Pontalis, de « transformer la perte en absence »⁵⁰. Ou si l'on veut, d'entrevoir le langage comme une recherche ou un mouvement qui, « en portant le deuil, [...] me porte aussi vers ce qui n'est pas lui, vers ce qui l'excède. L'amour, ajoute-t-il, la poésie offrent cette chance... »⁵¹. Ce creux, cet hors-champ appartient au langage lui-même. En y plongeant sans jamais le trouver ou l'abolir, la poésie rend étrange le familier, nous surprend et nous permet de rêver ; elle substitue la prodigalité et l'infinité du vouloir-dire, d'un désir qui ne rencontrera jamais absolument son objet, au mirage de la maîtrise et du pouvoir-dire. C'est en ce sens que la poésie est en même temps jeune langage et insaisissable origine, événement et perte, mémoire et avenir. Bachelard lui-même, d'ailleurs, a eu l'intuition que la rêverie vers l'enfance participe d'une « métaphysique du temps élégiaque »⁵², à savoir d'un temps tranquille où nous connaissions « le tissu uni de la vie » et les possibilités d'une ouverture première⁵³, tranquille, dont Pontalis souligne qu'elle est moins un centre, qu'une source continue ou si l'on veut un « Je hors frontières du Moi »⁵⁴, une expérience de ce qui, demeurant hors de notre portée, n'en finit jamais de nous faire venir au monde. Il en est ainsi parce que l'enfance et le commencement absolus sont perdus, que le point d'origine nous échappe forcément, que la poésie transforme ce qui ne peut pas avoir lieu (le premier ou le dernier mot !) en capacité de se « détacher sans se perdre »⁵⁵, de vivre dans et parmi les mots, sans s'y laisser enfermer. La poésie, aussi bien chez Bachelard que chez Pontalis, tient à cette reconnaissance du « jeu d'exister » dans lequel le langage nous prend⁵⁶, nous attache au sens et nous en détache, mais toujours place devant nous une enfance sans âge, un temps où nous ne sommes jamais définitivement nés – un temps vers lequel nous pouvons rêver.

Conclusion

La poésie et la psychanalyse sont tournées vers cette possibilité et à ce titre, approchent dans leur champ propre l'existence humaine comme un mouvement et un jeu dont nous ne pouvons pas sortir, mais que nous pouvons, en partie, inventer. Pour Bachelard aussi bien que pour Pontalis, l'enfance se donne comme

⁴⁹ *Ibidem*, p. 32.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, op. cit., p. 19.

⁵³ *Ibidem*, p. 112.

⁵⁴ Pontalis, J.-B., *Avant*, op. cit., p. 134.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 85.

⁵⁶ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, op. cit., p. 140.

un concept ontologique, comme une image ou une métaphore qui consiste à faire valoir que l'homme est un être fondamentalement ouvert, fini, mais jamais achevé. Un être pour lequel commencer est toujours d'actualité, pour lequel l'amorce n'est jamais définitivement passée, pour lequel l'origine – impossible substantif – est plus un verbe, un mouvement, qu'un point ou une réalité identifiable.

Évidemment, la poétique de Bachelard et la réflexion de Pontalis sur l'enfance ne se recouvrent pas. Il serait donc naïf de simplement chercher à les évaluer, ne serait-ce que parce que l'infantile de la psychanalyse reste de l'autre côté de la barre qui sépare la conscience et l'inconscient, alors que l'enfance dont parle Bachelard reste une aventure de la conscience rêveuse. Il n'en demeure pas moins, cependant, que chacun de son côté, le phénoménologue et le psychanalyste nous disent que l'enfance est devant, que ce qui est derrière n'est jamais définitivement aboli et que par conséquent, le commencement ne cesse pas de se présenter comme une tâche inachevable. De sorte qu'il nous est tout aussi impossible de trouver la source du puits de l'être, pour reprendre l'expression de Bachelard, que de la tarir ou de l'épuiser.

Il y a en tout cas, avec la psychanalyse et à partir de Bachelard, un mérite à faire contrepoids, avec l'enfance et l'être des commencements, à l'être-pour-la-mort de la philosophie existentielle. La psychanalyse, à cet égard, ne souhaite-t-elle pas, à sa manière, un peu la même chose – à savoir trouver dans ce qui bouge, se déplace et désire, quelque chose qui soit aussi du côté de la possibilité, malgré toutes les douleurs d'exister, de rencontrer dans notre passé, dans le monde, en nous comme en l'autre, quelque chose d'imprévisible, quelque chose de surprenant, qui nous permette, encore, de nous inventer et de redevenir jeune.

Christian Thiboutot
Université du Québec à Montréal
thiboutot.christian@uqam.ca

Bibliographie

- Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.
 Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960.
 Bachelard, G., *Le droit de rêver*, Paris, PUF, 1970.
 Bachelard, G., *Fragments d'une poétique du feu*, Paris, PUF, 1988.
 Grondin, J., *Introduction à Hans Georg Gadamer*, Paris, Cerf, 2000.
 Pontalis, J.-B., *L'amour des commencements*, Paris, Gallimard, 1986.
 Pontalis, J.-B., *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1997.
 Pontalis, J.-B., *Avant*, Paris, Gallimard, 2012.
 Richir, M., *Le corps. Essai sur l'intériorité*, Paris, Hâtier, 1993.
 Ricoeur, P., *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965.
 Thiboutot, C., « Psychanalyse et poético-analyse », *Cahiers Gaston Bachelard*, n°6, 2007, pp. 36-52.